

UGC présente une production Move Movie

MIOU-MIOU

JULIA PIATON

BAPTISTE LECAPLAIN

MARGOT BANCILHON

YANNIK LANDREIN

ET ALICE BELAÏDI

LA MONNAIE DE LEUR PIÈCE

AVEC LA PARTICIPATION DE FRANÇOIS MOREL

AVEC LA PARTICIPATION D'ANEMONE

Un film de ANNE LE NY

Durée 1h30

SORTIE LE 10 JANVIER 2018

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY-SUR SEINE
Tél. : 01 46 40 46 89

PRESSE

ANDRE-PAUL RICCI ET RACHEL BOUILLON
Tél. : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr
rachel.bouillon@orange.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© 2017 MOVE MOVIE – UGC IMAGES – FRANCE 2 CINEMA

SYNOPSIS

Paul, Nicolas et Charlotte, trois frères et sœur, ont toujours pensé qu'ils hériteraient de la riche tante Bertille. Hélas pour eux, à la mort de la vieille dame, ils découvrent qu'elle a tout légué à Eloïse, cette cousine exaspérante et pot-de-colle qu'ils n'avaient pas vue depuis longtemps. En faisant à nouveau irruption dans leurs vies, que cherche-t-elle exactement ?

LISTE ARTISTIQUE

MIOU-MIOU

BRIGITTE

JULIA PIATON

ELOÏSE

BAPTISTE LECAPLAIN

NICOLAS

MARGOT BANCILHON

CHARLOTTE

YANNIK LANDREIN

PAUL

ET

ALICE BELAÏDI

ASIA

AVEC LA PARTICIPATION DE
FRANÇOIS MOREL

AVEC LA PARTICIPATION DE
ANEMONE

BERTILLE

LISTE TECHNIQUE

REALISATION	ANNE LE NY
IMAGE	LAURENT DAILLAND
MONTAGE IMAGE	VERONIQUE LANGE
MUSIQUE	ERIC NEVEUX
CASTING	TATIANA VIALLE
PREMIER ASSISTANT MISE EN SCENE	JEROME BORENSTEIN
SCRIPTTE	SYLVIE KOECHLIN
DECORS	SAMUEL DESHORS
COSTUMES	ANNE SCHOTTE
SON	FREDERIC DE RAVIGNAN
MONTEUR SON	BENOIT HILLEBRANT
MIXEUR	CYRIL HOLTZ
DIRECTRICE DE PRODUCTION	SYLVIE PEYRE
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	ISABELLE MORAX
SCENARIO	ANNE LE NY ET STEPHANE KAZANDJIAN
ADAPTATION ET DIALOGUES	ANNE LE NY
D'APRES UNE IDEE ORIGINALE D'	ANNE LE NY
PRODUCTEUR PAR	BRUNO LEVY
UNE COPRODUCTION	MOVE MOVIE – UGC – FRANCE 2 CINEMA
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL + - CINE + - C8
AVEC LA PARTICIPATION DE	FRANCE TELEVISIONS
EN ASSOCIATION AVEC	SOFITVCINE 4
TOUS DROITS D'EXPLOITATION	UGC

ANNE LE NY

Réalisatrice

La monnaie de leur pièce... Cela sonne comme l'histoire d'une revanche, voire d'une vengeance. Est-ce le cas ?

Je dirais que c'est l'histoire d'une revanche, plutôt que d'une vengeance. Celle d'Eloïse (interprétée par Julia Piaton), une jeune femme bien bourgeoise, un peu paumée, qui prend le pouvoir sur des cousins éloignés qui la martyrisaient lorsqu'elle était enfant et ce, à la faveur d'un héritage qui ne va pas là où ceux-ci l'attendaient.

Une belle histoire de famille, donc... Quels en sont les piliers ?

D'un côté, on a une fratrie – Paul (Yannik Landrein), Nicolas (Baptiste Lecaplain) et Charlotte (Margot Bancilhon) - qui sont les enfants illégitimes d'un grand bourgeois en rupture de ban parti faire la révolution sous les tropiques. Des enfants qui ont été plantés par leur père très jeunes et qui ont été élevés par leur mère ouvrière, Brigitte (Miou-Miou). Celle-ci, n'arrivant pas à se débrouiller toute seule, a demandé l'aide de la famille paternelle : les Granson-Chautel. Ce sont des frères et sœur qui ont donc grandi dans un univers bourgeois, mais qui ont vécu leur enfance avec le fantasme du père rebelle et qui sont restés très attachés à leur mère qui en a bavé. Et de l'autre côté, on a leur petite cousine, Eloïse, prototype de la BCBG, qui était jadis leur souffre-douleur, parce qu'ils étaient eux-mêmes assez « sadisés » par leur tante bourgeoise, la tante Bertille (Anémone), qui, au fond, n'a jamais vraiment accepté ces bâtards. Ceci dit, Eloïse, bien que souffre-douleur, a toujours adoré ses lointains cousins, parce qu'ils représentaient une certaine liberté de ton qu'elle n'avait pas. Elle a toujours cherché leur affection, elle s'est toujours accrochée à eux, au point d'avoir été rebaptisée par ceux-ci « Crampon »...

Et comment s'opère alors la revanche de « Crampon » ?

Par l'argent ! Devenu adulte, tout ce petit monde apprend que la tante meurt. La lignée « bâtarde » des Granson-Chautel est convaincue qu'elle va hériter. Mais, patatras ! C'est cette lointaine cousine qui hérite à leur place... Et, même si elle est déjà riche, Crampon n'a pas du tout l'intention de leur céder sa part d'héritage ! Par contre, elle les aime toujours et elle veut les garder, se les accaparer. Elle va donc utiliser l'héritage de la tante Bertille pour les racheter les uns après les autres, petit à petit.

Des rebelles contre la bourgeoisie qui se font récupérer par l'argent... Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire ce film ?

Au départ, je voulais montrer que l'argent gagne toujours. Que la bourgeoisie gagne toujours. Que c'est une classe sociale qui tire toujours son épingle du jeu. Puis, en travaillant là-dessus, je me suis attachée au personnage d'Eloïse/Crampon. Parce que mon film pose aussi cette question : est-ce que l'amour peut s'acheter ? Tout le monde a besoin d'amour et besoin d'affection. Et Eloïse, à un moment, va choisir de se les acheter parce qu'elle n'a pas d'autre solution : c'est une jeune veuve ; elle a perdu son mari, puis sa tante ; elle n'a donc plus vraiment de famille et, quand elle tombe sur ses cousins, elle est dans une grande solitude. Alors ses cousins deviennent affectivement sa planche de salut. Et elle va choisir de les corrompre, mais c'est paradoxalement un amour sincère qui génère cette corruption. Son besoin d'amour et d'affection, lui, reste légitime d'une certaine manière.

Est-ce aussi un film sur l'argent ?

Sur le rapport personnel à l'argent. Cela faisait longtemps que je voulais travailler sur ce thème. Je trouve que c'est un sujet qui n'est pas si souvent traité que cela au cinéma et qui reste relativement tabou. Ou qui n'est pas traité de façon assez honnête. Regardez tous ces films policiers où l'on montre des gens qui montent des coups extraordinaires ! On vous montre toujours avec quelle ingéniosité, avec quel professionnalisme, ils montent leur affaire. On vous parle d'aventure, de gens rebelles, etc. Alors qu'au fond, de quoi cela parle-t-il ? De cupidité, uniquement de la cupidité. Et ceci n'est pas

abordé frontalement. Donc, ce qui m'intéressait, c'était de prendre des gens qui *a priori*, disons, n'ont pas fait des études de trader, ne veulent pas devenir des gens richissimes, mais qui, quand l'argent passe, quand il y a la possibilité d'en récupérer, ne peuvent pas y résister. Et puis, du côté d'Eloïse, il y a une griserie. Car, tout d'un coup, cette fille qui n'a jamais eu de pouvoir dans la vie se retrouve avec celui, que lui donne l'argent. Elle s'est mariée de manière très conventionnelle, elle est partie dans les bagages de son mari qui faisait une carrière à l'international. Elle n'a pas une personnalité très marquante. Autrement dit, c'est une « suiveuse ». Elle a toujours été la cinquième roue du carrosse. Et là, tout d'un coup, d'avoir ce petit pouvoir, elle trouve cela absolument et merveilleusement grisant ! Pour la première fois, de sa vie, elle a le sentiment d'exister pour elle-même.

Ce rapport personnel à l'argent, vous l'avez donc exploré en bâtissant une comédie sur des rapports de classe...

Parce que cela m'intéressait aussi. Eloïse a toujours eu de l'argent. Elle n'a aucune culpabilité par rapport à cela. Quand elle hérite d'un argent qui devait plus légitimement aller aux enfants de Brigitte, elle ne se sent absolument pas coupable. Car il lui semble naturel que l'argent aille à l'argent. Quand elle leur dit qu'elle pense que la tante Bertille les a rayés de son testament parce qu'elle avait peur qu'ils « *gaspillent son patrimoine* » et que Paul enchérit : « *Tu veux dire que c'est pour qu'on ne se ruine pas qu'elle nous a déshérités !* », Eloïse ne perçoit pas du tout l'ironie de la situation. Les gens qui ont de l'argent trouvent toujours que c'est parfaitement légitime qu'ils en aient ! Ils ne se disent pas qu'ils ont juste de la chance d'en avoir hérité. L'argent confère une telle légitimité, que ceux qui en possèdent ont souvent tendance à y voir une preuve d'intelligence et confondent systématiquement pauvreté et bêtise. Ils ont cette idée que tout ce que les pauvres savent faire avec l'argent, c'est de le dilapider stupidement et qu'il serait donc absurde, voire criminel, de leur en laisser. D'ailleurs comme indication de jeu, j'avais conseillé à Julia de penser « bébé » quand elle disait « héritage » ou « patrimoine ». Du coup, quand elle prononce les mots « gaspiller son patrimoine » elle est dans l'émotion sincère d'une mère qui risque de confier son fils unique à une baby-sitter irresponsable

Et vous vouliez analyser cela en fonction de deux types de classes sociales, n'est-ce pas ?

Alors, soyons honnêtes, il y a différentes sortes de riches ou de pauvres. Les enfants de Brigitte, l'ouvrière, ce ne sont pas de vrais pauvres. Ils ont côtoyé l'argent dans leur enfance, ils savent ce que c'est d'en avoir. Ils ont vécu à Versailles avec leur tante Bertille, ils ont fréquenté des gens qui ont de l'argent. Eux, ce sont des bâtards d'un point de vue de la lignée, mais ce sont aussi des bâtards dans leur appartenance à une classe sociale. Ils sont sur une espèce de frontière, dans un flou, un no man's land : ils connaissent les codes de la bourgeoisie (la tante Bertille les leur a inculqués de force dans son enfance), mais ils ne se les sont jamais appropriés, ils n'ont pas de sentiment d'appartenance. Tandis qu'Eloïse, elle, appartient franchement à sa classe, au milieu de la grande bourgeoisie où tout est normé, où l'on sait exactement ce que l'on doit faire, comment se comporter dans telle ou telle circonstance. Et elle va se servir de l'argent pour les acheter, car elle a une forme d'hypocrisie bourgeoise innée : elle peut parler de la famille avec des larmes dans la voix, mais elle n'a pas de sentimentalisme quand elle est à cet endroit-là. C'est un levier qu'elle sait parfaitement l'utiliser.

Vous-êtes vous inspirée d'un univers romanesque particulier pour écrire ce film ?

Au début, je m'étais un peu inspirée d'Ivy Compton Burnett, une écrivaine anglaise du vingtième siècle, qui raconte des histoires de famille où les méchants gagnent toujours et prospèrent admirablement ! C'est un auteur étonnant à côté de qui François Mauriac, avec *le Nœud de vipères*, est un auteur de bluettes ! Mais, je m'en suis détaché progressivement, car c'est tellement noir et au vitriol... Je trouve ça très stimulant intellectuellement cette absence absolue de sentimentalité, ça décrasse ! Mais par contre, on ne peut pas s'attacher aux personnages et moi, j'ai besoin d'aimer un minimum mes personnages, même les plus frelatés. Je demeure foncièrement sous l'influence de Jean Renoir, qui disait : « *Ce qui est terrible sur cette terre, c'est que tout le monde a ses raisons* ». En tous cas, ce qu'il est resté d'Ivy Compton Burnett, c'est certainement cela : Crampon a eu ce qu'elle voulait et elle s'en

tire bien. Et avec une parfaite bonne conscience : ce qui est dans son propre intérêt ne peut être que le Bien. N'est-ce pas cela, au fond, la morale bourgeoise ?

C'est donc elle qui gagne ?

D'un point de vue matériel, oui. Mais elle n'a pas réussi à les avoir complètement non plus. Elle les a, mais elle n'a pas vraiment gagné leur affection. Elle a leur enveloppe extérieure. Lors du tournage, je disais souvent à Julia, qui joue Eloïse : « *Crampon, c'est le Roi Midas dans la mythologie* », à qui l'on donne le don de changer en or tout ce qu'il touche. Clac ! Clac. ! Qui se retrouve ainsi avec des richesses fabuleuses, mais qui meurt de faim car la nourriture, aussi, c'est à dire, la source même de la vie, se transforme en or quand il la touche pour la manger.

Donc, finalement, la bourgeoisie ne gagne pas toujours...

Non !

Pourquoi cela vous remue-t-il, ces rapports de classe ?

Probablement parce que, moi aussi, je suis entre deux classes sociales. Mes parents viennent de milieux très modestes. Ils ont fait des études supérieures, à une époque où peu en faisaient. Ils sont devenus des intellectuels, tout en refusant d'être des bourgeois et en restant très à gauche. Moi, grâce à eux, j'ai eu un accès très important à la culture, et les autres pensaient donc que j'étais d'un milieu plus bourgeois que je n'étais. J'ai donc vécu souvent des malentendus. On m'envoyait, par exemple, chez des correspondantes anglaises comme des filles d'évêques parce qu'on me pensait bien élevée. Et celles-ci étaient évidemment horrifiées quand elles venaient dans ma famille et qu'elles s'apercevaient que j'avais des parents communistes ! C'était quand même le diable pour les Anglais !

Y-a-t-il une morale à cette histoire ?

Oui, mais il y a surtout des interrogations morales. Dans ce film, il y a donc cette question : est-ce que l'amour s'achète ? Et aussi : est-ce que c'est une bonne idée de vouloir l'acheter ? Crampon n'était pas aimée quand elle était petite. Et son besoin d'amour est tout à fait légitime : tout le monde a le droit de chercher à être aimé. Mais à quel prix ? Est-ce que ça peut s'acheter, l'amour ?... D'une certaine manière, Crampon arrive à ses fins. Donc, ça m'intéresse de poser des questions. Mais je n'ai aucune réponse ! L'amour, ça s'achète probablement jusqu'à un certain point. Avec le confort matériel, Crampon, par exemple, a anesthésié Paul, Nicolas et leur mère Brigitte. Elle va garder son mari et sa belle-mère auprès d'elle - elle a fait suffisamment de mômes à son mari pour cela en jouant ainsi sur le sens des responsabilités de celui-ci. Mais il y a une part de l'esprit de Paul, de Nicolas ou de Charlotte qu'elle n'aura pas – surtout Charlotte, qui est la plus loyale et la plus fidèle à leur enfance et qui, du coup, sera celle finalement qui va le moins se faire avoir dans toute l'histoire. Une part de leur esprit échappera donc à Crampon – ce qui fait que tous, à la fin du film, se retrouveront dans le placard secret « des guérilleros » de leur jeunesse.

Sans dévoiler la fin du film et la substance de ce placard secret, on sent qu'il y a un vent de résistance qui court à travers celui-ci... Cela en fait-il un film d'actualité ?

Je pense. Apparemment, la société libérale a gagné sur tous les points. Le capitalisme a gagné, le bloc de l'Est est tombé. Les syndicats n'ont plus vraiment de pouvoir. Le parti socialiste a perdu la plupart de ses idées de gauche et a fini par se désintégrer. A la fois, on assiste à une victoire absolue des puissances de l'argent, de la cupidité, de l'intérêt personnel, etc. Et, en même temps, aux Etats-Unis, Bernie Sanders récupère une part importante de l'électorat démocrate avec ses idées socialistes. Ici, en France, on le voit malgré tout, il y a aussi des mouvements, des formes de résistance. Je suis donc plutôt optimiste. Je crois qu'il peut aussi se passer quelque chose sous des formes de décroissance, par exemple : la possession de tout ne rend pas heureux ! Quand ils finissent par récupérer l'argent et finalement, être mis dans le confort, les fils de Brigitte, l'ouvrière, ne sont pas particulièrement heureux. Et leur sœur Charlotte qui, au début, n'avait rien contre le fait d'avoir de l'argent, qui n'avait pas un point de vue idéologique là-dessus, qui était même tout à fait prête à dire : « *Et bien allons-y,*

essayons d'avoir de l'argent parce que la vie sera plus cool ». Et bien, elle, elle a fini par partir et finalement, elle vit mieux !

Vous posez des questions de morale et vous ne voulez pas y répondre. Mais par contre sur cette analyse plus politique de la situation, vous semblez clairement pencher d'un côté...

En effet. En fait, quand je dis que je n'ai pas de réponse, je veux dire que je ne porte pas de jugement sur mes personnages. Peut-être me ferais-je acheter, moi-même, à leur place !

Peut-être vous feriez-vous acheter, mais peut-être resteriez-vous aussi insoumise au fond de vous, non ?

Oui et, en même temps, je ne sais pas. J'essaie de mettre mes personnages dans des situations où je ne suis pas sûr moi-même de ce que j'aurais fait. Est-ce que j'aurais pu résister ? C'était le cas dans *Les invités de mon père*, par exemple : est-ce que j'aurais pu résister à ne pas dénoncer une immigrée clandestine - la jeune femme Moldave de mon film - tout en sachant que c'est horrible de dénoncer quelqu'un, bien sûr, mais tout en se disant aussi que cela se justifiait peut-être parce qu'elle mettait la vie de leur père en danger. J'ai toujours ce truc-là de me dire comment j'aurais fait, moi, dans telle ou telle circonstance. Et j'ai ce thème de la trahison toujours très présent chez moi.

Pour quelles raisons ?

Si je le savais ! Il a déjà fallu que je fasse quelques films avant d'identifier cette thématique comme récurrente, alors de là à savoir exactement d'où elle vient... J'ai quelques pistes, mais je préfère de loin les explorer en faisant du cinéma !

Vos films vous permettent donc de poser des questions, mais par forcément d'y répondre...

Exactement. Et puis, ça ne m'intéresse pas d'y répondre à ces questions. Je ne suis pas là pour donner des leçons aux gens.

Avec cette comédie, vous plongez dans deux univers : l'un, disons, versaillais, chic, l'autre banlieusard, des banlieues populaires. Qu'avez-vous découvert en plongeant dans ces deux univers ?

Attention, ce n'est pas un film d'un réalisme absolu, quand même ! C'est d'abord une comédie, avec des rebondissements, une intrigue très construite et même, à certains moments, des éléments de pur vaudeville ! Donc, en avançant, j'ai surtout fait des découvertes sur mes personnages. Et forcément, le personnage d'Eloïse/Crampon, par exemple, je m'y suis de plus en plus attachée au fur et à mesure que je l'écrivais.

Pourquoi ?

Parce que, même si Eloïse est opportuniste, même si elle manipule son monde, même si elle a cette certitude de légitimité que confère l'argent – du type « *on en a toujours eu, ce n'est pas un problème, on a le droit de s'en servir* », etc. -, elle n'en est pas moins seule face à un groupe de trois frères et sœurs, unis, qui s'entendent bien. Et qui ont donc un avantage sur elle. Elle a beau avoir le pouvoir de l'argent, elle est vulnérable, elle a besoin d'être aimée. Elle appartient à la classe qui a le pouvoir, qui impose ses points de vue. Mais comme individu, d'un point de vue personnel, elle est minoritaire. Or, je me sens moi-même fondamentalement minoritaire. Donc, il y a un endroit où je m'attache à elle. Encore une fois, c'est une comédie. J'ai des situations parfois extrêmes, délirantes, mais je fais toujours attention à ce qu'il y ait une vérité dans la psychologie de mes personnages, qu'il y ait une complexité. Même dans la comédie, je pense qu'on peut préserver une forme de complexité psychologique.

Vous avez aussi découvert l'univers particulier des loups...

Oui, et c'est amusant parce que j'avais rencontré, sur un tournage où j'étais actrice, un dresseur de chien qui racontait des choses très intéressantes sur les loups. Et sur le fait notamment qu'il adorait ces animaux, mais que eux ne pouvaient pas l'aimer, parce que génétiquement, expliquait-il, ce n'est pas possible : les loups ne peuvent pas s'attacher à un être humain. Et donc je me suis intéressée aux

lous à cause de cette thématique, qui me paraissait pouvoir éclairer le personnage de Crampon, en me disant : ah ! peut-être est-ce cela le véritable amour (de la part du dresseur) : être capable d'aimer des créatures qui ne peuvent pas vous aimer en retour, comme Eloïse avec ses cousins... Et puis, de fil en aiguille, en lisant des choses sur les loups, je suis tombée sur un autre aspect de l'organisation des meutes qui est la présence parmi celles-ci de l'oméga, le loup souffre-douleur, nécessaire à la survie de la meute. Parce que les loups, ce sont des animaux très puissants qui ne peuvent pas se battre entre eux, sinon ils se tueraient. Ils ont des mâchoires beaucoup trop puissantes. Donc, le fait d'avoir un oméga qui est tout le temps battu, rejeté par les autres, qui mange en dernier, permet à la meute de décharger les tensions dans le groupe. La meute se défoule sur cet oméga, mais sans vraiment lui faire du mal non plus, car il est important qu'il continue à être là. A partir de là, j'ai réorienté la thématique du film sur la prise de pouvoir.

Qui illustre ainsi la revanche de l'oméga ?

Tout à fait. La monnaie de leur pièce, c'est la revanche de l'oméga. Et puis, du coup, cela me permettait de jouer sur un autre aspect: qui est quoi dans la meute ? Paul est le mâle alpha, évidemment. Mais à partir du moment où celui-ci refuse l'aide de Crampon et où Nicolas récupère l'argent, tout à coup Nicolas, lui, qui est prétendant au trône se met à vouloir du pouvoir et à se comporter en mâle alpha. Non pas parce qu'il a la légitimité d'être l'aîné, mais parce qu'il a l'argent qui lui donne une forme de pouvoir. C'était intéressant pour moi de voir comment, lorsque l'argent arrive dans cette famille, celle-ci est déstabilisée, sans que ses membres, toutefois, se tirent dans les pattes de manière sordide, mais simplement parce que l'argent déplace les enjeux et les bouscule. Les enfants de Brigitte la prolétaire ne s'engueulent pas pour savoir qui en aura le plus. Il ne s'agit pas là d'une histoire de cupidité. Mais de montrer comment, même pour des gens qui ne sont pas foncièrement cupides, l'argent déplace les rapports de pouvoir. Et puis, accessoirement, j'ai adoré tourné avec des loups ! Et j'ai eu la chance d'avoir un acteur – Yannik Landrein (Paul) – qui, non seulement n'a pas eu peur de travailler avec des loups, mais qui a adoré cela aussi.

Y a t il un lien de parenté entre ce film et vos autres films ?

Sûrement, même si mon souci, c'est de faire différent. Je sais bien qu'on tourne tous sur les mêmes thèmes qui nous obsèdent. Il y a toujours, chez moi, donc, le thème de la trahison : que ce soit une trahison morale – trahir ses idéaux - ou une trahison plus matérielle - trahir quelqu'un. Ensuite, ce film, c'est plus franchement une comédie. C'est plus une pure comédie qui se place dans la lignée des *Invités de mon père*.

Où l'on retrouve le thème de la fratrie. Et celui de l'héritage, comme dans *les Invités...*

Même si dans *Les invités de mon père*, la question de l'héritage constituait plutôt un élément périphérique. Ce qui comptait, c'était de voir ce qui se passait quand la statue du père en prenait un coup, lorsqu'on découvre que le père n'est pas vraiment un héros et qu'il est prêt à déshériter ses enfants pour compter fleurette à une belle immigrée. Mais dans *Les invités*, le père n'avait pas beaucoup d'argent et la question de l'héritage était purement symbolique, alors que là, dans *La Monnaie*, c'est l'argent qui intéresse les personnages.

Sur la forme, ce film ne se distingue-t-il pas cependant sensiblement des autres ?

Oui. C'est un film « choral », où il n'y a pas vraiment un personnage principal. Il est moins intimiste que les précédents. Il y a aussi une voix off, des flashes back... des choses nouvelles pour moi, avec lesquelles, côté écriture, je n'avais pas vraiment l'habitude de jouer. C'est aussi cela qui était amusant. Et puis, il y avait des acteurs beaucoup plus jeunes.

Une génération - des trentenaires - avec laquelle vous n'aviez pas encore tourné...

Tout à fait, même parfois plus jeune encore : Margot Bancilhon n'a pas trente ans. Cela s'est bien passé et c'était très sympa. En même temps, c'était très différent pour moi. Je travaille en règle générale avec des gens très expérimentés, alors évidemment ce n'était pas comme avec Karin Viard, Fabrice

Lucchini, Emmanuelle Devos ou Vincent Lindon, à qui vous donnez une indication et qui, vrrrout... l'accomplissent instantanément et brillamment ! Il y avait, chez eux, une disponibilité, de l'enthousiasme et une bonne volonté constante qui était très précieuse.

Qu'ont-ils apporté chacun de particulier au film ?

Margot Bancilhon (Charlotte dans le film, la petite dernière), c'est quelqu'un qui n'a pas beaucoup tourné, qui a fait du théâtre juste une fois. Donc, elle a un côté un peu brut et moi, ce que j'aimais bien, c'est qu'elle apportait au personnage quelque chose d'assez moderne, de direct, une énergie assez fraîche. Yannik Landrein (Paul, l'aîné), lui au contraire, vient du théâtre. Il est passé par le Conservatoire. Il a une approche beaucoup plus intellectuelle et cérébrale de ce qu'il fait, et en même temps, il apporte une forme d'étrangeté et beaucoup de tendresse à son personnage. Paul aurait pu être assez psycho-rigide, puisque c'est le bon élève, celui qui s'est toujours appliqué, qui aime bien faire les choses, l'aîné qui a le sens du devoir en somme – Yannik a cette stature là et en même temps, il dégage une grande douceur et une grande gentillesse.

Avec Baptiste Lecaplain et Julia Piaton, vous avez joué encore sur un autre registre...

Baptiste, lui, il a une espèce d'énergie et de drôlerie inépuisables, qui fait qu'il est vraiment charmant et très solaire. Son personnage, Nicolas, qui est plus dans la séduction et la tchatche, pouvait paraître opportuniste et pas forcément toujours très sympathique. Mais il a su jouer cette part sentimentale que son personnage a dans son lien avec sa copine. Par exemple, on sent bien l'amour quand sa relation vacille. Baptiste, c'est quelqu'un qui fait du one man show – il y excelle- et qui a une capacité d'improvisation, de « déconnade » et de drôlerie prodigieuse. Mais d'un autre côté, il n'a pas peur du tout de montrer sa fragilité ou une vulnérabilité, dans le registre des sentiments, et ça, j'apprécie beaucoup. Quant à Julia, qui incarne Crampon, il se trouve que je la connaissais avant de tourner ce film, contrairement aux autres jeunes acteurs. J'avais tourné avec elle comme actrice dans la série *Glacé*, réalisée par Laurent Herbiet et elle m'avait beaucoup plu, tant dans son jeu que comme partenaire : elle est très « bonne camarade » Julia ! Et elle connaissait très concrètement ce personnage de Crampon. Ce n'était pas évident, cette espèce de grande bourgeoise BCBG. C'est plutôt un personnage difficile à manier. Mais Julia le connaissait, car elle vient de ce milieu-là. Elle est issue d'une famille d'aristocrate, et elle en avait déjà croisé dans sa vie des Crampon ! Elle savait donc exactement qui était cette fille. Et elle a su ainsi lui donner une vérité presque sociologique. En même temps, elle a une sorte de folie, Julia. Tout en étant très sincère, elle peut pousser les choses avec une espèce de dinguerie, un vrai instinct comique que, moi, j'adore.

Autour de tous ces jeunes-là, vous avez choisi la très expérimentée Miou-Miou...

Elle a apporté une poésie incroyable ! J'adorais la voir travailler. Elle a une espèce de précision, comme ça. Elle réfléchit avant. Elle a son idée de la scène. Et elle vous pose des questions très très précises, parfois surprenantes, qui ne paraissent pas essentielles au premier abord, mais qui poussent également à réfléchir sur la scène, le personnage. Et puis, c'est la grâce incarnée, Miou ! Elle a une photogénie ! Elle a juste un visage que vous aimez regarder. Les très grandes actrices, je trouve, ont souvent cela : il y a à la fois chez elle un truc très pétillant et très charmant. Et elle a des yeux tristes, une grande mélancolie dans le regard, Miou, et cela crée une forme de tension dans son visage qui fait qu'il s'y passe toujours quelque chose. Moi je trouve qu'elle est absolument merveilleuse dans le personnage de Brigitte, la mère de la fratrie, assez irresponsable, assez perchée, assez à l'ouest. Elle se l'est appropriée tout comme je l'espérais tout en lui apportant un vrai plus.

Et Anémone ?

Anémone, son personnage est essentiel, mais avec une partition très courte. C'est celui qui développe le moins de psychologie. Il fallait qu'elle arrive et qu'elle fasse la sorcière. Elle n'avait qu'une seule note à jouer et cette note devait être très claire, très identifiable. Et Anémone sait faire cela. En quelques secondes, elle peut vous caractériser un personnage. Même pas quelques secondes ! Un premier plan

sur elle. Elle se penche hors de son fauteuil et apparaît dans le champ de la caméra... Et hop ! On sait exactement qui est la tante Bertille !

La voix du narrateur est celle de François Morel. Pourquoi lui ?

La voix off, c'est vraiment un travail très particulier pour un acteur. Savoir jouer sans avoir la présence du corps, ce n'est pas évident. D'abord, j'aime ce qu'il fait. Ensuite, il pouvait à la fois avoir une certaine sophistication dans l'expression de textes assez écrits, très différents des dialogues, et en même temps apporter une note typée très personnelle. On sait très bien où il se place, François Morel. Il n'est pas du côté de Versailles. Il est du côté des gens de peu, des gens modestes. Et ça, c'était important aussi qu'on le sente dès le début du film, dans sa manière de donner le ton. Il fallait que cela s'entende.

Vous avez travaillé sur ce film avec un nouveau chef-opérateur, Laurent Daillan. Comment vous êtes-vous rencontré ?

Nous nous étions rencontrés il y a fort longtemps, à la fin des années 1990, sur *Le goût des autres*, d'Agnès Jaoui, où j'étais actrice. Nous nous étions perdus de vue. Et puis, nous nous sommes retrouvés récemment sur *Papa ou maman*, de Martin Bourboulon. J'adore le sens de la dramaturgie de Laurent. Et aussi, son exigence. Ce n'est pas parce qu'il fait de la comédie, par exemple, qu'il va suréclairer les plans, comme on a tendance à le faire en France quand on fait de la comédie – c'est-à-dire sans clair-obscur, avec des visages très exposés. Laurent, lui, aime faire des choses beaucoup plus sophistiquées que cela. La préparation du film, avec lui, quand on a défini ensemble l'esthétique du film, a été vraiment un grand plaisir.

Vous faites un passage éclair, comme actrice, dans le film...

Oui, j'ai été très flem' (flemmarde) cette fois ci !

Anne le Ny actrice fuit-elle Anne Le Ny réalisatrice ? Ou vice-versa ?

Non, là, c'était déjà trop de boulot ! C'est un film qui s'est fait avec nettement moins de jours de tournage qu'habituellement. Avec des scènes plus lourdes à mettre en place, avec plus de plans. Je n'avais pas envie de m'écrire un truc qui me prenne du temps en plus. Et puis, là, l'histoire telle qu'elle s'est construite – je n'y mets pas de la mauvaise volonté – ne me permettait pas de jouer. D'habitude, je fais un peu l'actrice dans mes films car je sais que, pendant un an, comme je suis toutes les étapes de la réalisation du film, je ne vais pas pouvoir jouer sur les films des autres – ce qui est frustrant. Ceci dit, je m'en passe bien, finalement, de ne pas jouer dans mes propres films. Je suis dans une autre énergie. Peut-être qu'un jour, je m'écrirai un vrai grand rôle. Mais pour le moment, ça ne me traverse pas vraiment l'esprit !

Entretien réalisé par Jean-Michel Dumay